



Éditorial

par Michel De Jaeghere

Nulle terre ne porte autant là trace de l'action inlassable et patiente de l'homme. Nul paysage n'offre un meilleur reflet du lent travail des siècles. Nul n'illustre mieux ce que c'est que civiliser: soumettre pour ordonner, cultiver, enrichir, émonder, transmettre. Nul ne témoigne mieux de la manière dont la nature peut se faire le prolongement de la vie en cité par quoi Aristote estimait que l'homme atteint, seulement, la plénitude de son humanité.

Rien ici de grandiose, rien qui sente l'emphase. Tout est à mesure d'homme. La Toscane était apparue à Taine comme un immense verger. La campagne y répond à une mystérieuse architecture. Vignes, prés, plantations d'orangers, champs de blé paraissent se lier comme les pièces d'une tapisserie déroulée sur le sol. Les haies soulignent d'un trait noir les courbes des chemins de terre qui s'entrecroisent en arabesques. Une meule de paille projette son ombre parfaite sur le versant piqué de lumière d'un coteau. Les collines moutonnent à l'horizon en une mer de nuages; elles ont la consistance d'un velours argenté. Les flèches des cyprès s'élèvent vers le ciel comme les mains tendues pour la prière du soir. Les montagnes couronnent la plaine d'un diadème bleuté que le soleil couchant irise de pourpre et d'or.

Les hauteurs sont couvertes de bois de châtaigniers. Les villages s'accrochent à leurs pentes comme le nid d'un rapace. Les bourgs s'alanguissent au sommet des collines, au milieu des carrés de vignes aux reflets bleus et verts. Les fermes même ont quelque chose d'aristocratique, hérité des villas de l'Antiquité. Elles élèvent leurs silhouettes massives au cœur d'un bouquet d'arbres qui paraît leur tenir lieu de portique. Des murets de pierres blanches soutiennent les troncs noueux d'oliviers à la chevelure argentée. Une vigne se love aux montants de la treille. On y déguste à l'ombre un vin fruité, généreux. Il semble que flamboie la splendeur de la paix.

illusion d'optique. On s'est ici, autant et plus qu'ailleurs, longtemps entretenu. Chaque village se prétendait républicain. On parle encore avec commisération de Rome, Naples ou Milan à Fiesole, à Chiusi ou à Montepulciano. Le président de Brosses, qui avait traversé le pays au milieu du XVI^e siècle, parlait de «républiques myrmidonnes», remarquant avec ironie qu'il n'eût jamais pensé, avant de visiter Lucques, qu'il pût tomber autant de pluie sur un Etat si petit. Le pays a été le paradis des condottiers. On les couvrait d'honneurs et de prébendes pour qu'ils arrachent à la cité voisine une place forte, un château, un modeste lopin de terre. qu'ils la ramènent, surtout, à moins de morgue. On pratiquait le meurtre, écrit Malaparte, « avec gentillesse et urbanité ».

La beauté est d'un autre ordre. Elle n'est pas étrangère, sans doute, aux démonstrations de fierté. Les villes ont gardé la marque d'un passé qui les avait hérissées de prétentions, de violences et de libertés. On se perd dans le dédale de leurs rues étroites, emmurées entre les façades de palais aux énormes bossages, construits comme des forteresses que vient féminiser, soudain, une arcade gothique, une double fenêtre ordonnée autour d'une colonne à l'antique. Un mur jaune recueille l'éclat de la lumière. Des violettes sourdent depuis les fissures des hautes tours de San Gimignano. Dans la chambre du podestat, un jeune homme aux yeux noirs contemple pour la première fois les formes parfaites de son épouse devant un mur tendu de velours cra-

F.-> moisi. Les nouveaux mariés prennent un bain ensemble dans un baquet ils laissent flotter leurs mains sur l'eau. André Suarès découvre à Sienne la piazza del Campo, bordée de palais rouges et s'inclinant avec langueur vers le vieil hôtel de ville. Il en est ivre. « Elle est rose sous

la lune et partagée en longs pétales de marbre. » Il ne sait s'il s'agit de « la conque d'Aphrodite » ou du « bénitier de Marie ».

Des cathédrales qui sont aux nôtres, dit Taine, ce que les poèmes de Dante et de Pétrarque sont aux chansons de nos trouvères » resserrent entre leurs hauts murs de pierre une « légion de statues vivantes, un mélange naturel de formes gothiques et de formes romaines, des chapiteaux corinthiens qui portent un labyrinthe d'arceaux dorés et des voûtes plafonnées d'azur et d'étoiles ». Le soleil couchant entre par les portes des églises et poudroie dans une forêt de piliers, sur des murs couverts de fresques où l'histoire sainte se déroule comme une chanson de geste, un roman courtois dont les personnages feraient assaut d'élégance et de grâce, dans une symphonie de couleurs. La Vierge de l'Annonciation réajuste timidement son voile. Elle marque du doigt la page de son livre d'heures, tandis que l'ange lui porte son message dans une nuée d'or. La Madone del Parto est une solide paysanne, qui se prépare à mettre au monde le Sauveur à Borgo San Sepolcro. Le mont des Oliviers est digne d'un paradis persan. L'Homme de douleurs offre sa vie en holocauste sous un ciel de feu.

Aucun pays n'est plus littéraire. il est nimbé du souvenir diffus de nos humanités. Giono croyait entendre dans le bruissement des oliviers le souffle même d'Homère. « Si quelqu'un se mettait à crier dans une de ces fermes en contrebas de la route, disait-il, je croirais que c'est Cassandre » Aucun n'est plus assorti à l'art qu'il a vu naître et que ses paysages semblent avoir, mystérieusement, secrété.

« En plein midi, un dimanche, écrit Barrès, tandis que le son éclatant des cloches dans l'air embrasé se confond avec la vibration du soleil, les montagnes de l'horizon de Florence, nettes, déterminées et précises comme du métal, gardent la souplesse de la jeunesse et l'onctueux de sa sève, de telle façon que le Bargello, où tous les adolescents de la Renaissance florentine nous émeuvent par la puissance de leur bronze et le frémissement de leur jeunesse, nous apparaîtra comme la collection des jeunes forces réalisées que nous avons vues éparées sous le plein soleil de Toscane. » Duccio di Buoninsegna, Giotto, Simone Martini, Lippo Memmi, les frères Lorenzetti, Brunelleschi, Ghiberti, tout autant que Donatello, Masaccio, Fra Angelico, Filippo Lippi, Piero della Francesca, Benozzo Gozzoli, les Della Robbia, Botticelli, Ghirlandaio, Pinturicchio, Michel-Ange, Benvenuto Cellini, Pontorno, Rosso Fiorentino, Bronzino, tant d'autres : les artistes toscans peuvent avoir répandu sur leur patrie la profusion de leurs chefs-d'œuvre. La prodigalité de leur génie tient du miracle. Il semble, à parcourir la Toscane, qu'il ait procédé, autant que du mécénat dont ils furent bénéficiaires, des traditions et du métier que leurs guildes surent transmettre, de la vivacité de leurs sentiments ou de la chaleur de leurs passions, du privilège d'avoir grandi au cœur d'un paysage qui contenait en lui leurs couleurs et leurs formes, leur sens de la mesure et leur goût d'un sublime ennemi de toute grandiloquence : né de la seule rencontre de la perfection du détail, de la variété des perspectives et de l'harmonie des proportions. Dante avait le premier, remarque Malaparte, fait du Paradis un coin de Toscane « avec les cyprès, les rangées de ceps, la silhouette changeante des oliviers sur les collines, (...) avec cette lumière qui pleut on ne sait d'où, entre le vert, le bleu et l'argent, parcourue d'infimes veines d'or, avec cette musique céleste qui n'est autre que le chant des cigales dans l'éternel été... ». Le décor était en place avant même que la cohorte des prodiges n'entre en scène. Le rideau se lève.